

Docteur JACQUES BÉNARD

(1927 – 2011)

Nous nous sommes retrouvés une dizaine de membres de l'Académie le mardi 29 mars dernier en l'église Saint-Paterne pour assister, aux côtés de son fils et de sa fille, aux obsèques de notre confrère, le docteur Jacques Bénard. Depuis plusieurs années, son état de santé l'avait contraint à désertier nos séances et il s'était résolu en 2009 à demander l'honorariat. Mais, cette fin de vie marquée par la déchéance physique, par l'isolement ne doit pas nous faire oublier sa personnalité et ce qu'il a apporté à notre compagnie.

Né dans les Vosges, à Plombières, le 19 mars 1927, il va à l'école primaire de Remiremont. À la suite d'un changement d'affectation de son père qui était fonctionnaire du Trésor, il commence ses études secondaires au lycée de La Rochelle. Il restera très attaché à la Charente-Maritime puisque bien plus tard, il achètera une maison à Fouras, avec de grands arbres, face à l'Atlantique, où il aimait venir s'isoler. Il suit sa famille à Paris et fréquente alors le lycée Rollin. C'est un littéraire, après le latin et le grec, il opte pour la philo et obtient son bac en 1945. À l'époque, cette orientation n'est pas incompatible, bien au contraire, avec la carrière médicale dans laquelle il s'engage, à l'exemple de son frère aîné qu'il admire.

Après l'externat, il choisit de se spécialiser en ophtalmologie. Il soutient sa thèse en 1956. Le sujet en est : *La Prophylaxie du trachome au Maroc*. Au cours de cette même année, il épouse Jeannine Gaume qui termine aussi ses études de médecine. Il est prêt à s'installer. En 1957, il se décide pour Orléans, où son cabinet, d'abord rue de la République, puis au 73 boulevard Alexandre Martin verra défiler pendant quarante ans patients de tous âges, de toutes conditions qui viennent en raison de sa compétence, mais aussi de la discrète amabilité de son accueil. Il soigne aussi à la clinique de La Présentation.

Comme il travaille beaucoup, il a besoin de détente et il la trouvera dans la chasse. Il acquiert *la Platine*, une propriété en Sologne. Mais, en définitive, ce n'est pas le tir qui l'intéresse. Ce qu'il aime, c'est la promenade avec son chien. Il est heureux de cette compagnie qui tiendra une grande place dans sa vie. Très tôt, il a eu le goût des beaux objets. Son installation définitive dans notre ville l'amène à s'intéresser aux productions orléanaises, à leur histoire. Il se documente et constitue ainsi, au fil des années, une bibliothèque hautement spécialisée. Il se met aussi à acheter porcelaines, argenterie, tableaux, meubles, pâtes jaspées et culs bruns. C'est un client assidu des salles de vente de notre ville, de l'hôtel Drouot. Il n'hésite pas à se déplacer. C'est ainsi qu'en 1992, il ira à Dijon pour acquérir une collection de papiers peints orléanais réunis par Auguste Martin, ce qui lui donnera l'occasion de nous parler le 4 novembre 1993 d'« Un siècle de papier dominotés à Orléans ». Il perpétue la tradition des grands collectionneurs, les Jarry, les Marcille, auxquels il consacra en 1994 une communication. Il conserve tous ses trésors dans l'appartement qui jouxte son cabinet de consultations, protégés par des vitrines, des films plastiques, derrière des volets fermés. Il apprécie les objets pour eux-mêmes, non pour les étaler au regard des autres. Un an avant sa mort, il aura tout vendu.

Dans les années 80, il se met à étudier plus spécialement les arts du feu : la céramique et le verre. C'est ainsi qu'en 1987, il rédige un article sur « Les Porcelaines d'Orléans » qui paraît dans le *Bulletin de la Société des Amis des Musées d'Orléans*. C'est aussi cette société qui, grâce à l'intervention de notre confrère Robert Musson, son dévoué et fidèle ami, l'aidera à publier en 1989, l'ouvrage écrit en collaboration avec l'antiquaire parisien, Bernard Dragesco, *Bernard Perrot et les Verreries royales du Duché d'Orléans, de 1662 à 1754*.

Ces travaux montrent à l'évidence ses connaissances et sa valeur intellectuelle. Aussi, en 1991, à l'initiative de M. Lahontâa, qui fut l'un des présidents de notre ex-société, il entre au conseil d'administration de la Société des Amis des Musées. Cette même année, les docteurs Didier et Baranger le parrainent pour entrer dans notre compagnie. Le 26 octobre 1992, profession oblige, il raconte « la grande et la petite histoire des lunettes » où son humour subtil colore la précision du détail. Il satisfait désormais aux conditions de la titularisation. Il est donc admis à l'unanimité dans la section Sciences le 7 janvier 1993. Deux ans après, il est élu bibliothécaire-archiviste, en remplacement de Francis Ratouis de Limay qui a démissionné de ses fonctions pour raison de santé. Il acceptera de conserver ce poste en juin 1997, dans le bureau issu de la mise en vigueur des statuts de l'Académie. Nous avons donc fait équipe et je me souviens des nombreux lundis après-midi où nous nous sommes retrouvés avec Bernard Bonneviot et aussi Jacques Pelletier pour le rangement des réserves du 1^{er} étage et celui de la bibliothèque du bureau du rez-de-chaussée. Souvent, je m'amusais à lui reprocher son écriture déjà presque illisible, que je comparais à la calligraphie de Jacques Pelletier. Bien sûr, il n'était pas question à l'époque d'informatisation.

Pour revenir à ses communications, je citerai celle où il traitait de l'histoire de la porcelaine d'Orléans, son sujet favori. Il l'a faite en tandem avec Robert Musson qui l'avait accompagné au château de la Motte-Tilly dans l'Aube, au Musée Adrien Dubouché de Limoges, aux Musées de Sèvres et de Saumur afin de répertorier et photographier les pièces orléanaises que ces établissements possèdent. Enfin, dans ses deux dernières communications, il change de thème. L'une s'intéresse à la Légende dorée des premiers évêques orléanais et l'autre à Étienne Hubert, curieux personnage, né à Orléans en 1567, qui eut le titre de lecteur et professeur du Roy en langue arabe et fut accessoirement médecin d'Henri IV.

Peu de temps après, il quitta le boulevard Alexandre Martin pour le quartier Dunois où il avait habité à son arrivée à Orléans. Il disparut de nos réunions et commença son long calvaire, se détachant de tout ce qui avait été l'essentiel de sa vie. Il était du devoir de notre compagnie de rappeler son souvenir et de compatir à sa souffrance.

Jacqueline Suttin